Un NOUS en conversation

Isabelle Gillet/ Mylène Besson

Tu ouvres ce nouveau livre en retraçant le parcours de ce que tu offres à voir : quatre dessins ici rassemblés de ta période des grands dessins, de 2016 à 2024. Ils sont des communautés, des ensembles sur lequel tu poses un regard rétrospectif. Et nous voici en conversation, en lien, une manière de NOUS, où inviter celui ou celle qui nous lit. Peux-tu lui situer le point de départ de ce parcours, quel a été le déclencheur du dessin *Femmes qui rient* ?

Ce dessin était déjà là comme un bourgeon en attente, sans que je sache ni quand, ni comment il allait s'ouvrir. J'imaginais des femmes nues hurlantes. Je voulais détruire en le dessinant ce regard péjoratif et destructeur porté sur mon propre corps. Ce regard « culturel »qui juge et compare. En voyant le spectacle *Belle d'Hier*, de Phia Ménard où les danseuses enfin libérées du mythe du prince charmant se dénudent et rient, j'ai su que pour mon dessin le rire serait le cri, la joie en résistance.

Rétrospectivement, il y a aussi labelle figure mythologique de Baûbo, tout à la fois obscène et féconde.

Tu noues ton dessin à un mythe, un récit qui raconte comment une servante soulevant sa jupe montre son sexe ce qui fait rire Déméter et la sort ainsi d'une dépression. Elle ramène la déesse au plaisir.

Grâce au pouvoir guérisseur de la vulve, à un éclat de rire, une énergie avant les mots, sans les mots. Le rire c'est généreux mais c'est aussi montrer les dents.

C'est aussi être avec l'autre. Le vivant, le corps, l'intime politique sont des jalons forts de ton parcours. Ton geste veut s'émanciper des normes et libérer des regards qui pèsent sur l'être femme, homme ou âgé.e. Nous voyons aussi les carcans d'une binarité, homme/femme, jeune/vieux, l'ultra/la soustraction… Notre société a le goût de l'alternative, du OU exclusif, plus que du ET.

Alors qu'on expérimente tous le ET, le pluriel. Nos vies ne sont pas linéaires, le ET nous constitue profondément. Nous sommes à la fois bébé/enfant/adulte/vieux, mais aussi masculin/féminin et vivant parmi le vivant, plante/animal. Ce ET nous augmente, nous complexifie, nous transforme. Nous nous éprouvons comme plusieurs. Dans nos vies sexuelles par exemple, il y a des acmés, des périodes neutres, des rêves, des manques, des folies, des périodes solitaires…. ET, est un geste de vie, de révolte aussi, un coup de gueule contre l'enfermement du UN, du séparé.

Le point commun de tes quatre dessins c'est le pluriel mais c'est aussi le nu, le corps.

On nait nu et on meurt nu. Il ya un engagement du corps par l'utilisation de la nudité et de la provocation à l'exposer. La nudité habite aussi toute l'histoire de l'art, on apprend toujours à dessiner les corps par « le modèle vivant ». L'origine, la genèse s'inscrit au paradis des corps

nus. La nudité c'est aussi le lieu originel d'où je créer et ou je pense. Dessiner, c'est une mise à nue, c'est être soi au creux du désir de faire pour que s'origine du nouveau de soi-même. Il y a une corrélation entre se mettre nue à l'écoute d'une nouvelle image, dessiner des personnages nus et se mettre nue devant un public : s'exposer ! La mise à nue est un acte profondément existentiel et politique, ça engage !

Les vieux et vielles représentés nus, c'est tout de même plus rare, Bill Viola les filme, mais la société occidentale dans laquelle nous vivons n'en fait pas un sujet de représentation, et encore moins en collectif.

Deux autoportraits de peintre me viennent en tête ceux de Lucian Freud et d'Alice Neel, tous deux vieux et nus, combattants, armés d'un pinceau, sinon je vois des visages de vieux, des visages sans corps.

Ou alors dans une tradition des âges de la vie, le corps d'un seul individu à plusieurs étapes normées d'une vie. La succession montre le vieillir. Sept âges comme dans le tableau d'Hans Baldung Grien », au musée Leipzig.

J'ai commencé un autoportrait d'autoportraits que je pourrai appeler « Les âges de la vie »un « Works in Progress » à continuer jusqu'à ma mort pour dire la traversée d'une vie, d'un corps dans le temps. Ce temps dont les traces, les marques sur nos corps sont si décriées par notre société. On ne désire pas être vieux, on n'a pas envie de la vieillesse. Pourtant, j'ai toujours eu et j'ai besoin des personnes âgées, ils m'aident à vivre, mes proches rendent mon histoire vivante, leur âge dessine aussi un devenir, mon avenir. Je veux tout à la fois apprivoiser et rendre hommage à ces corps âgés.

Tu as eu moins de modèles pour ce dessin.

Je n'ai pas beaucoup de personnes âgées entre 78 et 100 ans dans mon entourage et la demande est délicate. Cela me plait aussi que le petit nombre dise notre fragilité. C'est un dessin sans encrage noir au sol, les corps se touchent, Ils sont assez légers, c'est ma façon de dire l'effacement que la société fait de la vieillesse. C'est indispensable d'avoir des vieux devant nous car après c'est toi qui va mourir !

Dans ce chemin du fondement originel avec Baûbo au désencrage, de quoi s'allègent-ils ?

Je ne sais pas trop, ils ont plus de recul, de sagesse il faut les écouter...J'aime beaucoup ce que dit Proust dans *Le Temps retrouvé* :

... (Le Duc de Guermantes) ne s'était avancé qu'en tremblant comme une feuille, sur le sommet peu praticable de quatre-vingt-trois années, comme si les hommes étaient juchés sur de vivantes échasses, grandissant sans cesse, parfois plus hautes que des clochers, finissant par leur rendre la marche difficile et périlleuse, et d'où tout d'un coup ils tombaient.

Nous tomberons tous, mais là, ils sont bien debout, juste debout, à tenir le fil de nos vies pour le tendre plus haut, ils se dressent, et s'adressent.
Pour les *Femmes qui rient*, tu leur as demandé de rire, pour *Et les Hommes quoi ?*de faire ce qu'ils voulaient ?

Avec *Les Femmes qui rient* je partage un lien intime, un combat commun. C'est celui-ci qui m'a fait leur demander de rire. Mais mon engagement de peintre est aussi auprès des modèles que je ne veux pas utiliser comme des choses, je veux les impliquer, qu'ils soient acteurs du projet. Je n'avais pas de revendication pour *Les hommes*, ni pour *Les Vieux*. En les laissant choisir leur pose, ils disent davantage d'eux-mêmes.

Pour *NOUS*, tu n'as pas cette fois travaillé avec des modèles que tu photographies pour les peindre ensuite. Qui sont-ils ?

Ce sont des corps inventés à partir d'anciennes photographies de corps. Je réutilise beaucoup les images que je fais, je les tourne, les inverse, les dédouble… Je dispose d'une grande photothèque. Depuis le dessin *La Guerre*, je fabrique aussi des silhouettes de corps en papier qui me permettent d'appréhender l'espace autrement.

Alors ainsi composé que vient ouvrir ce grand dessin *NOUS* ?

Ouvrir sur une dimension multiple de nos corps, plus intérieure, plus imaginaire. Le dedans au dehors, sur nos peaux. Des corps, tels que nous sommes, multiples, changeants, féminin, masculin, jeune et vieux à la fois, avec des têtes vivantes de racines, viscères, cordes et cheveux. Rendre visible l'intériorité d'un corps à la fois singulier et multiple, debout, harmonieux, imaginaire et réaliste.

Il me semble que tu ouvres aussi écart. J'aime la fécondité de cet écart et l'éloge de l'entre que pense François Julien : […] l'*écart* est fécond en ce qu'il est exploratoire, aventureux, et met en tension ce qu'il a séparé. De là que ouvrir un « écart », c'est produire de l'« entre » ; et que produire de l'« entre » est la condition pour promouvoir de l'« autre ». Car dans cet *entre*, que n'a pas pensé notre pensée de l'Être, s'intensifie la relation à l'Autre qui se trouve ainsi préservé de l'assimilation à soi. Ce n'est donc pas à partir du semblable, comme on voudrait le croire, mais bien en faisant travailler des écarts, et donc en activant de l'entre, qu'on peut déployer une *altérité* qui fasse advenir du *commun*[1] ». À rebours de ce qui met dos à dos, et sans utopie béate, nous pourrions parler ensemble de ce que nous entendons par ce NOUS, ce COMMUN.

Ce commun c'est le corps vivant. Notre culture nous a séparés du vivant en dotant les seuls humains (plutôt les mâles blancs, écartant dans un premier temps les femmes et les peuples des autres cultures) d'une âme, isolant ainsi les Humains de tout le vivant. Le néolibéralisme accentue encore ces divisions puisqu'il permet la marchandisation à outrance du vivant. Il crée l'illusion d'un monde dans lequel tous les désirs des hommes seraient comblés par la consommation, renvoyant ainsi chaque individu comme cause et conséquence de lui-même. Ainsi séparé les uns des autres et séparé du vivant nous sommes chacun, dans nos corps réduits à vivre dans un monde totalement appauvri.

Nous sommes le vivant. Nous existons dans du ET, dans de l'ENTRE, du JEU. *NOUS* ce sont des corps singuliers en mouvement, en interdépendance, car rien n'est fixe dans le vivant.

---

[1] François Jullien, *L'Écart et l'Entre. Leçon inaugurale de la chaire de l'altérité*, Paris, Galilée, 2012.

Mettre en regard ces dessins, recueillir la parole des personnes représentées c'est rendre visible du commun.

Ton travail plastique ouvre à des relations inédites au sein du vivant. Le partage du sensible laisse aussi la possibilité d'être face à ce qui pourrait nous déranger. Devant *NOUS*, je vois mon corps semblable et mon autre, sans regard ni visage : l'*estrangement* a vertu interrogative. En l'absence de tout visage, le corps humain en tire-t-il puissance ? L'éthique s'envole-t-elle, emportant les pages d'Emmanuel Lévinas sur la responsabilité éprouvée devant le visage d'autrui? De quoi l'absence de visage nous laisse-elle orphelins ou que vient-elle ouvrir que nous ne pouvions voir ? Ces corps ont des *prothêtes*, nouées, organiques, *poulpées*. Ces hybrides s'écartent des chimères mythologiques bien référencées. Nous, je, iels, elles, ielles, nous sommes en zone du trouble, ce que Corinne Morel Darleux aime à appeler des « confins sans préjugés », et incite « à en faire, *in* fine, des sujets politiques ».

NOUS ouvre sur un ailleurs du corps. Dans un portrait en pied classique la tête est visage, visage en vis-à-vis qui invite à la retenue alors que le corps nu invite l'instinct, le désir. C'est le désir de ces corps multiples en eux-mêmes, féminins/masculins qui m'a entrainé dans ce dessin mais je ne savais pas comment faire les têtes, ielles étaient sans tête, mais cela ne me plaisait pas. C'est venu par les coiffures, puis le viscéral, intestins, cerveaux puis cordes et racines. Ces personnages sont des sujets politiques. Je pense au *Monologue du Nous* de Bernard Noel : *Mais la pratique obstinée du NOUS exprime en soi une sorte d'espoir naturel …NOUS, fonde ainsi un corps collectif, dont le sens chargé d'espoir contredit l'orientation désespérée donnée à nos actes. Nous devons par conséquent articuler cette contradiction avec l'Autre, celle qui nous fait agir en révolutionnaire sans croire à la révolution. Nous croyons que cet exercice est créateur d'une capacité de résistance qui sera notre apport dans un monde que le culte de la consommation pousse à toujours davantage de servilité. Nous lui opposerons donc une solidarité désespérée*

Une solidarité désespérée ?

Désespérée c'est fort, *NOUS* apporte aussi du jeu, de la distance et de la joie.

Quand le chemin a-t-il commencé vers NOUS ? Depuis chaque *Autoportrait* (2008-2012) *Autoportrait d'autoportraits* (2017) qui nous dit que nous sommes en mue perpétuelle ? La première matrice que tu expérimentes par corps c'est ton corps, tu vois ton corps vieillir, cet apprivoisement est-il un déclencheur ?

Il y a finalement deux semblances. En dessinant *Autoportrait d'Autoportraits* je me suis rendue compte de la ressemblance générationnelle, transversale, évidente. Je ressemble autant et peut-être plus à des femmes de mon âge qu'à moi-même enfant. Devant les photos, il n'est pas rare de s'interroger sur qui est cette personne plus jeune, que pensait-elle dans ce chemisier à fleurs oublié ? Cette semblance générationnelle m'a sauté aux yeux.

En sorofraternité… En *adelphé*… *au profond de chacun.e.* Tous *à nu*, échos lointains de la série des clitoris que tu as dessinée pour le livre *Visages secrets* avec Pierre Bourgeade, neuf Baûbos…

Visages secrets, est le premier livre ou les « modèles » parlent. En 2007 ou 2008, j'ai proposé à Pierre Bourgeade, neuf dessins. Ces dessins au crayon de papier représentent neuf sexes de neuf femmes glissés entre la silhouette de leurs pieds. Comme si le sol était touché en miroir. Pierre a beaucoup aimé ces dessins et à voulu tout de suite trouver un éditeur. C'est donc ensemble, avec Christophe d'Astier *Les Libraires Entre Les Lignes* que nous avons conçu ce livre qui contient : les dessins, un petit texte de chacune des femmes, des portraits fait d'un regard et d'une bouche et aussi l'histoire dialoguée du livre lui-même, raconté par Pierre Bourgeade. En somme, je me suis réappropriée mon corps de femme, volé par deux mille ans d'histoire (pour le dire vite), en dessinant d'abord mon sexe puis celui de mes amies avant les corps debout des soixante-six femmes des quatre dessins *Les Femmes qui rient*.

Donner la parole à chacune des femmes permet de les différencier. Tu leur as adressé le même courriel à chacune, que leur as-tu demandé exactement ?

Pour *Les Femmes qui rient* j'ai demandé à chacune des trente femmes de dire quelque chose sur son rapport au corps et sur l'expérience de poser nue. Pour ce livre *NOUS*, les questions sont les mêmes pour tous : « c'est quoi être né fille ou garçon, ou être vieux? Qu'est-ce qui te traverse ? A-t-il toujours été facile d'avoir ce corps là ? Peux-tu dire quelque chose de personnel sur ton expérience, sur le rapport à ton propre corps ? »

Chronologiquement, *NOUS* est le dernier dessin que tu as peint, mais tu commences ton livre par lui. Et ce livre est donc traversé d'un autre nous, celui des textes de tous tes modèles, de leurs mots. Nous pourrions chercher ensemble ce qui les unit au profond d'elle, de lui. D'abord le je…

En écrivant chacune pour elles-mêmes, ces personnes, femmes, hommes, personnes âgées parlent de nous, un nous d'aujourd'hui. Il y a, à la fois, une force singulière de chacune de ces histoires personnelles et une valeur d'ensemble. Ces textes qui s'expriment à la première personne du singulier évoquent, procurent, un panel d'émotions qui nous renvoie à notre vie et à la condition humaine.

Je te propose d'explorer ces échos, cette partition, il me semble qu'homme ou femme expriment une même difficulté à se conformer, à vivre leur différence, prévalent donc les injonctions sociales et culturelles, des modèles de genre véhiculées par l'éducation. Les femmes évoquent la domination patriarcale, les mots blessants, les injonctions, se comparent ou sont comparées au garçon. Elles découvrent la séduction, le désir, la puissance d'enfanter mais plus encore une mue libératrice, l'apaisement dont tu parlais. Pour autant, elles ne se délestent pas toutes de la même chose, ni grâce aux mêmes agents ou à un engagement féministe. Ce qui me frappe dans les paroles de ces hommes, c'est le passage par un miroir, une image à donner, des formes poétiques pour mettre à distance ; une pudeur derrière le cru, l'injonction à la force, et la charge d'être « l'homme de la famille ». Toutes et tous ont une fragilité humaine, des complexes, une condition vulnérable commune, même si elle est abordée parfois de façon plus oblique. Entre toutes et tous, se font écho des affects, des tensions intérieures, leurs « orages ».

J'ai été frappée du nombre de femmes qui disent avoir souhaité, enfant, être un garçon, aucun homme ne dit avoir souhaité, être une fille. Elles disent aussi devoir se construire avec

le modèle masculin. C'est comme si dès les premières années, les petites filles comprenaient la domination patriarcale. Elles parlent aussi de leurs puissances, celle de séduire et d'enfanter. Les hommes parlent moins de leur enfance, Ils disent le poids de la demande sociale, les injonctions à être fort. Dans toutes ces vies qui se racontent, il y a de la fragilité, de la transformation, du multiple, il y a aussi la présence du temps, du vieillissement.

Tes modèles âgé.es parlent des souffrances du corps, ils ont le goût philosophe de la citation, sont à l'heure du bilan ; l'un exprime la joie de se voir ensemble rire à la mort. Ils se sentent moins « être dans un corps » d'homme ou de femme, que d'être un corps usé, comme si l'âge usait la condition sexuelle ou genrée. L'âge prend le pas. Bien sûr il y a des nuances, la condition d'être femme et vieille, dans une perspective intersectionnelle, c'est avoir une « petite retraite » quand on a élevé ses enfants… Le NOUS pourrait s'entendre dans cette expression « à nos âges », qui ne renverrait pas à un stéréotype mais à une condition partagée

Oui, le NOUS, c'est aussi cela, ces multiples corps que l'on expérimente dans le temps.

L'ancrage au corps ne donne pas la préséance au social. Ta démarche, ton invitation a cet effet. L'invisibilisation des vieux est paradoxale, elle leur dit« vous n'existez pas », elle les libère ou prive d'une identité sociale mais les assignent à une identité par l'âge. Coller une identité est toujours réducteur, c'est un construit culturel, le piège du UN totalitaire, encore. Les textes recueillis parlent d'une souffrance interne, du corps, plus que d'un regard extérieur sur leur corps. On ne les regarde plus et le détachement de l'apparaître rend ce ressenti interne d'autant plus fort.

Les dessiner et leur donner la parole, c'est les faire exister. Notre société renvoie la vieillesse à l'idée d'une charge. Ce sont des corps qui redeviennent dépendants, et qu'il va falloir accompagner jusqu'à la mort. Les vieux sont un poids, pour une société capitaliste car ils ne produisent pas de richesse et en plus ils coûtent cher. On valorise très peu leur sagesse, leur expérience, leur disponibilité. Pourtant, leur âge avancé nous protège aussi de l'idée de la mort.

La machine libéral et capitaliste se nourrit d'exclusion, mais, avec toi, tous rient, ont le pouvoir du rire…

…et ils ont fait ce qu'ils voulaient.

La grande scène de la vie ! Marie Morel a peint le désir sexuel à 80 ans !

Le désir sexuel à 80 ans… oh, oui, ce tableau incroyable s'appelle *La sexualité des vieilles dames*, mais, à partir de quand est-on vieille? La vieillesse est-elle si séparée des autres âges de la vie? N'y a-t-il pas interpénétration des âges? Est-ce que le Désir n'est pas cette jeunesse, cette vigueur, cet élan qui nous habite du fœtus à la mort?

Oui, le désir comme un allant, et force corrosive quand j'évoquais le travail de ton amie Marie Morel. Si nous citons des œuvres c'est parce qu'elles nous construisent. Les livres aussi. Tu lis beaucoup, tu te nourris, tu m'as dit avoir été marquée par les réflexions de Paul B.Préciado.

C’est une pensée nouvelle qui me semble très importante aujourd’hui, c’est une pensée révolutionnaire qui remet en question les concepts même à partir desquelles nous pensons. La binarité par exemple. Il y a aussi tout le travail des anthropologues qui s’intéressent aux autres cultures et aux relations tissées avec les autres vivants. Je pense à Philippe Descola, Vinciane Despret, Nastasia Martin. Ces pensées m’aident à vivre parce qu’elles correspondent au sens de mes recherches, elles me mettent en mouvement, elles ouvrent, elles suscitent un espoir.

Ce sont des lectures qui déconstruisent le dualisme, le spécisme, pour vivre une continuité du vivant. « Il n’y a qu’une bête », disait Colette. C’est une nourriture qui te permet de poser des mots.

J’ai besoin de sens, je suis secouée par les bruits du monde, les guerres, l’actualité politique, les problèmes écologiques, par cette destruction presque programmée du vivant, du différent. J’ai besoin d’agir, de me cogner aux problèmes actuels, de penser, de dialoguer avec d’autres. Ces lectures m’aident à poser des mots. Tout cela va ensemble mais dans ma vie de peintre, les mots viennent toujours après les images. Le désir et la forme des images devancent tout raisonnement, toute analyse, je suis poussée par une intuition désirante. Imaginer d’autres possibles, représenter, impliquer mon corps et le corps des autres comme action politique.

Se Cogner, c’est un mot du corps. Le corps et les mots sont tes nutriments. Et dans ce sens, ton livre crée un cadre, une condition pour un autre NOUS partagé par un double geste nécessaire pour activer un recul : le rire et le dire.
Le rire subversif du bouffon ou celui de la méduse, (je pense au livre d’Hélène Cixous). Rires d’homme ou femme sans surplomb, tous dessinés au même niveau dans la force de l’alignement, qui font effraction, pointent une logique de domination.
Et le dire : donner la parole est un acte politique. En écrivant, tes modèles se réapproprient leur histoire, ils parlent d’amour. Et la force vient du singulier pluriel, en sororité, fraternité, amour d’un couple ou filial – les enfants au contact des adultes dessinés -…

Oui, c’est un peu toute la vie d’un corps porté par un ensemble de corps. Ce *NOUS* dans mon histoire dessinée arrive après avoir travaillé de nombreuses images autour de l’intime. J’ai cherché ce troisième corps que l’on constitue à deux, dans une intimité amicale, dans un rapport amoureux ou un rapport filial. Un corps tout en manque, superposition, transparence, un corps de relation, de jouissance. Dans ce travail réaliste ou je représente de vraies personnes il me semble essentiel qu’ils aient aussi la parole, que ce soit un dessin qui parle… qui parle par eux, d’eux et de nous à travers eux.

Ils s*’enlargissent* parce que le corps et le texte sont accueillis

Eux aussi ont accueilli ma demande, c’est une belle complicité accueillante.

C’est la troisième fois que tu fais un livre, qui n’est jamais un catalogue. Une fois le dessin fini, le livre commence, place aux mots.

Le nouveau de ce livre c'est qu'il regroupe quatre dessins, femmes, hommes, personnes âgées et nous. C'est un chemin de corps, bruyant des mots de celles et ceux qui sont là. L'expérience d'un nous.

Comme tu ne mets pas en regard les textes et leurs autrices, auteurs, tu ne les enchaines pas à une identification.

Dans *Les Femmes qui rient*, il y a affirmation et réappropriation du corps féminin tel qu'il est. Dans ce livre Nous, apparait une communauté de femmes et d'hommes fragmentée par les sexes et les âges. Chaque personne dans son texte parle pourtant de l'autre et du temps, comme deux choses qui le constitue pleinement. Chacun, chacune dans son corps, dans ses mots apparaît en perpétuelle mutation. Une mutation formée des liens d'interdépendance vitaux qui existent entre les sexes et les âges. Nous, serait laisser vivre, laisser dialoguer en soi de l'Autre et du temps.

De l'autre, ce qui fait que NOUS, les sans visages, ne sont pas assignés à UNE identité, ils sont le multiple que tu appelles aussi bien par leur nombre dans un dessin, les séries, que par le fait de leur donner à chacun la parole. Tu cherches à sortir d'une logique binaire des corps femme-homme. Il nous est impossible d'identifier par le visage. Nous sommes devant un non identifiable. Nous sommes toutes deux, face à ce *NOUS*. Les ornements pour tête ne font référence à aucun modèle pictural ou réaliste. Une des forces de l'*estrangement* est de nous mettre en situation de ne pouvoir saisir, de nous désaisir.

Nous n'avons pas un visage, mais des visages. Je cherche ce pluriel qui anime les mondes dans lesquels on vit, le monde de la nuit, du rêve, des disparus, des morts, le monde de la mémoire, mémoire intime, personnelle, sans cesse réinventé, mémoire collective, historique il ya aussi la vie de notre corps avec le monde vivant, les éléments, l'eau, l'air…l'oxygène des plantes, toute notre nourriture, nos vêtements, tout, tout, tout vient de la nature. Nous sommes en interaction et en interdépendance totale avec la nature. Nous sommes la nature ! Ce dessin *NOUS* que je viens de finir est une clef, un maillon entre deux faces de mon travail. Il arrive pourtant au moment ou se dessine déjà une nouvelle branche sur mon chemin, Les Aveugles, Les Moutons, Les Femmes Feuillage, La Nuit…mais ils devancent en quelque sorte car il crée un lien entre ces corps réels femmes, hommes et vieux et ces corps imaginaires de relation, de lien au vivant.

Mon défi pour ce dessin *NOUS* était de créer des corps harmonieux, qui ne fassent pas collage. Ils sont onze, les ombres sont d'autres membres possibles, ce ne sont pas des doubles qui se tiennent derrière. *NOUS* ce sont des corps psychiques, un infini imaginaire présent dans chaque corps. Ce dessin est aussi pour moi une ouverture vers un ailleurs, vers des corps qui ne seraient plus simplement féminin, masculin ou vieux mais qui seraient aussi en lien avec le vivant.